

Un si beau silence...



25 janvier. Ce fut un très beau silence. La voix de Barbara Hendricks venait de s'éteindre dans la nuit constellée de gouttes d'eau. Cinquante mille personnes, l'œil brillant, partageaient en ce 11 janvier 1996 la même émotion silencieuse sur la place de la Bastille. Le lendemain, nous entendrions à nouveau, à Notre-Dame, cette voix sublime. Il y aurait toutes les fleurs déposées par tant de Français. Et puis, après ces rares moments d'une étrange beauté, la vie ordinaire reprendrait son cours, avec son lot de photos volées et de secrets événements.

En François Mitterrand, les Français auront, je crois, reconnu un être humain, qui existait pleinement avec sa part de lumière et sa part d'ombre, son goût de la vie et son sens de la mort; un homme qui savait être proche de chacun et maintenir la distance intérieure sans laquelle il aurait cessé d'être lui-même.

François Mitterrand était attaché à Orléans. Enfant, il contemplait chez lui la photo de notre cathédrale que lui avait donnée son père, qui travaillait sur le Paris-Orléans.

Il comptait chez nous des amis très chers: Léopold Moreau, ancien professeur de

mathématiques au lycée Pothier, et Lucien Feuillatre, ancien maire d'Ingré, qu'il avait connus en captivité. Il leur fut toujours fidèle. Il était très proche de Pierre Chevalier, ancien maire d'Orléans, qui était, comme lui, membre de l'Union Démocratique et Socialiste de la Résistance. Ils avaient parlé ensemble quelques heures avant le drame qui devait emporter notre ancien premier magistrat. François Mitterrand en fut profondément affecté. Il était présent aux obsèques de Pierre Chevalier.

A trois reprises, il participa à nos fêtes johanniques. Jeune ministre, il y accompagnait en 1947, le président de la République de l'époque. Devenu à son tour président de tous les Français, il revint à Orléans le 8 mai, en 1982 puis en 1989. Lors de ce dernier déplacement, il déclara: *C'est donc, Mesdames et Messieurs, la troisième fois que vous devez me compter parmi vous, à l'occasion des fêtes de Jeanne d'Arc. Ce n'est pas un abonnement, mais cela s'inscrit au travers d'une vie politique qui a duré quelque peu et m'a permis de voir ce qu'était la France du lendemain de la guerre, le redressement qui a suivi, et maintenant la plénitude*

à laquelle elle aspire. Je fus frappé, ce jour-là, par les nombreuses questions qu'il me posait sur nos rues, nos maisons, nos statues (et tout particulièrement la statue de Gois située près du monument des Tourelles). François Mitterrand était un promeneur insatiable, curieux de tout. Il avait une prodigieuse mémoire des êtres humains, des événements, des sites et des paysages. Le 20 juin 1994, bien que très fatigué et éprouvé par l'hospitalisation de son épouse, il consacra une journée entière à notre ville. Il avait tenu à rendre à Jean Zay l'hommage de la République, cinquante ans, jour pour jour, après son odieux assassinat. Il inaugura l'avenue qui porte son nom et la médiathèque en laquelle il vit le symbole de la culture « offerte à tous ». A nouveau, il posa beaucoup de questions sur Orléans, sur le Loiret. Nous devons à Anne Lauvergeon, — une orléanaise devenue secrétaire générale adjointe de l'Elysée, qui entretenait avec François Mitterrand, jusqu'aux derniers jours, un dialogue constant —, et à l'hospitalité de ses parents, d'avoir partagé avec lui ce jour-là, d'autres moments au cours desquels il revint longtemps sur la Nièvre chère à son cœur.

François Mitterrand avait beaucoup aimé être « député de terrain ». Il ne concevait pas la politique sans lien charnel avec un terroir. C'était le contraire d'un technocrate. Il aimait Saint-Benoît-sur-Loire, Germigny, Gien, la forêt d'Orléans.

Je le reverrai toujours lors des réunions publiques, penché vers la foule, tout à tour ironique, mordant, lyrique, intimiste. Les foules étaient alors des océans de silence. Il leur parlait comme on parle à un être cher. Les intonations de sa voix, la mélodie des phrases dessinaient mot après mot des idées de progrès. Elles laissaient entrevoir les flammes du futur au-delà des pesanteurs de l'instant, la vie qu'il faudrait toujours changer malgré le temps qui passe trop vite et la dureté de la tâche. Alors, parfois, la voix se suspendait, entre deux phrases, entre deux souffles, des milliers d'yeux constellaient la nuit, et il y avait un très beau moment de silence.

Jean-Pierre Sueur, maire d'Orléans